rité. La population métisse et permanente de Saint-Albert augmente toujours peu à peu. Le nombre des blancs qui viennent se fixer au milieu de nous s'accroît aussi d'année en année. Malheureusement ces étrangers, quoique en grande partie soi-disant catholiques, sont loin pour la plupart de venir édifier nos chrétiens. Ils sont plutôt un sujet de scandale qu'autre chose. Très-peu de sauvages pur sang sont venus cette année visiter la Mission. La raison doit en être attribuée à l'extrême pauvreté de ces Indiens, qui n'ont généralement pas pu se procurer assez de fourrures pour venir traiter au fort de la compagnie, à Edmonton. Et puis ces pauvres Indiens savaient que les métis, leurs parents, étaient a court eux-mêmes de provisions; ils ont donc pensé, avec raison, qu'ils feraient mieux de chercher leur vie dans la prairie que de venir demander à leurs parents plus civilisés des secours que ceux-ci n'auraient pu leur donner. Nos métis de Saint-Albert ont encore suivi avec la plus grande assiduité les exercices du Carême. Mgr Grandin et moi nous faisions chaque jour, alternativement, une instruction à ces bons chrétiens, l'une en français, l'autre en sauvage. Le Carême se termina par une retraite de huit jours que Sa Grandeur me chargea de prêcher. Tous suivirent cette retraite avec la plus grande fidélité, et le saint jour de Pâques, tous nos bons métis, à trois ou quatre exceptions près, s'asseyaient à la Table sainte. Ce jour-là, le pain eucharistique leur était distribué par un jeune Père, élevé la veille seulement à la dignité sacerdotale. Le cher Père Scollen célébrait pour la première fois le saint sacrifice de la messe. A l'issue de l'office, toute la population vint de nouveau s'agenouiller à la table de communion et le bon Père, qui venait pour la première fois de monter à l'autel, imposait les mains à tous nos chers chrétiens, les bénissant tous au nom du Seigneur. Le surlendemain

Monseigneur nous quittait ; il partait pour la France, confiant à mon incapacité l'administration du vicariat pendant son absence. Le P. SCOLLEN accompagnait Sa Grandeur. Ce cher Père, immédiatement après son ordination, était envoyé chez les Cris, où il devait passer l'été. Il avait ordre en même temps de visiter les Pieds-Noirs.

Après avoir accompagné Sa Grandeur jusqu'à une journée de marche, je revins le lendemain à Saint-Albert avec le cher P. BLANCHET, qui devait, quelques semaines plus tard, prendre son essor pour l'extrémité ouest du vicariat, la Mission Saint-Pierre du lac Caribou.

Avant de passer plus loin, je dois revenir un instant sur les événements du passé. Au commencement de janvier, le cher P. DUPIN s'était rendu à l'hivernement de nos métis dans la Prairie. Il passa plusieurs semaines avec ces hivernants ; son voyage et son séjour même dans cette localité ne furent pas sans contrariétés. On était bien venu chercher le Père à Saint-Albert, mais personne ne se souciait de l'y reconduire. C'était un voyage d'une dizaine de jours, aller et retour, à faire dans le désert, par un froid intense, qui ne souriait à personne. Enfin, le Père nous arriva en février, je crois, assez peu satisfait de son séjour forcément prolongé à l'hivernement. En arrivant, il reprit l'instruction religieuse des enfants de Saint-Albert qui ne fréquentent pas l'école ou qui n'apprennent leur catéchisme qu'en langue crise. A Pâques, il présentait une vingtaine d'enfants pour la première communion et pour la confirmation. Après le départ de Monseigneur, j'eus à m'occuper spécialement pendant quelques semaines des travaux des champs. Le moment des semailles était arrivé. Il fallut veiller au labourage, aux semailles, aux clôtures, etc , etc. Puis notre cher moulin, que nous étions en train de replacer une seconde fois sur un petit cours d'eau, venait encore de subir un

terrible choc qu'il fallait réparer. A peine avions-nous réussi à opérer cette réparation, que le bon Dieu voulut nous éprouver par un nouvel accident qui faillit détruire en un instant tous nos travaux, toutes nos espérances. Nous ne perdîmes néanmoins pas confiance; nous représentâmes à Marie qu'elle devait s'intéresser à notre œuvre, puisque nous comptions sur le succès de l'entreprise pour l'entretien et la prospérité de nos Missions Le jour de Notre-Dame de Bon-Secours, notre moulin marchait à merveille.

Sur ces entrefaites, le P. BLANCHET s'embarquait dans les barges de la Compagnie, pour se rendre de Saint-Albert au fort Cumberland et de là au lac Caribou. Le P. DUPIN partait pour la Prairie, où il allait accompagner les chasseurs. Je restai seul à Saint-Albert. Vers la fin du mois de juin, j'allai faire visite au P. FOURMOND, à la Mission du lac Sainte-Anne. De retour à Saint-Albert, j'eus la mauvaise idée de me laisser surprendre par la maladie; une espèce d'abcès dans la gorge, joint à une sorte de fluxion de poitrine, donna vite des inquiétudes à mes gardes-malades, et on courut en toute hâte chercher le P. FOURMOND, qui arriva heureusement, non pour assister à mes funérailles, mais à ma résurrection.

J'avais à peine quitté l'infirmerie, qu'on m'annonça l'arrivée du P. BOURGINE. Ce cher Père revenait mourant de la Prairie. Depuis un mois, il était pris d'une terrible dyssenterie. Les soins qui lui furent prodigués ici, avec un dévouement affectueux, le ramenèrent peu à peu à la santé. Notre cher malade avait heureusement rencontré sur sa route le camp confié à la sollicitude du P. DUPIN, et ce dernier revint à Saint-Albert avec le P. BOURGINE, dont il adoucit de son mieux les souffrances pendant les dix jours de pénible voyage qu'ils avaient à faire ensemble avant d'arriver ici.

Quelques semaines plus tard, le P. Dupin nous prêcha les exercices de la retraite annuelle. Nous étions en tout quatre Pères, y compris le prédicateur. Nous avons fait notre retraite comme si nous avions été deux cents ; le P. Dupin nous a prêchés avec autant de zèle que s'il eût eu cinq cents auditeurs. En septembre, je confiai à ce cher Père la Mission du fort Jasper dans les montagnes Rocheuses. Il m'était moralement impossible de faire moi-même cette mission cette année. Le P. Dupin m'a avantageusement remplacé. Il a eu un bien mauvais temps pour se rendre à ce poste. Il a dû marcher pendant quatre ou cinq jours avec 2 pieds de neige.

Cependant j'avais hâte de voir le P. Scollen arriver de sa longue et pénible mission chez les sauvages. J'attendais aussi le P. Bourgine, que j'avais envoyé visiter les chrétiens abandonnés du fort de la Montagne. Le samedi 11 octobre, j'appris avec bonheur que les PP. Scollen et Bourgine étaient au fort Edmonton. Le lendemain dimanche, je les embrassais tous deux à Saint-Albert. Le récit que me fit le P. Scollen de sa mission était des plus consolants. Je l'interrogeai surtout au sujet des Pieds-Noirs. Il me dit que notre bon Alexis nous avait bâti une excellente maison à la rivière des Arcs, et que la place choisie par cet homme dévoué était excellente et centrale pour les Pieds-Noirs. Ces nouvelles me firent grand plaisir, mais une immense tristesse pesait sur mon cœur à la pensée qu'une semaine plus tard un ministre protestant devait aller se fixer sur cette même rivière des Arcs, à quelques kilomètres seulement de la place prise par nous. Allions-nous nous voir devancer par l'hérésie ? Un ministre protestant allait-il s'établir avant nous chez les Pieds-Noirs ? Je crus devoir tenter l'impossible pour qu'il n'en fût pas ainsi. Au lieu d'attendre l'arrivée de Mgr Grandin et du P. Lacombe, comme il en avait été convenu, je

résolus de renvoyer immédiatement le P. Scollen, en lui donnant pour supérieur le P. Fourmond, que je remplacerais au lac Sainte-Anne par le P. Dupin, qui ne pouvait tarder de revenir de Jasper. Huit jours plus tard, les PP. Fourmond et Scollen quittaient Saint-Albert pour aller jeter les fondements d'une des plus importantes Missions du diocèse. Un bon Canadien, frère d'un de nos bons Pères d'Ottawa, Louis Dazé, les accompagnait. Ce cher Louis nous sert depuis plusieurs années avec tout le dévouement d'un Frère, se contentant, comme nous, de la nourriture et du vêtement. C'est un ami dévoué de la Congrégation.

Le lendemain du départ de nos Missionnaires pour la rivière des Arcs, le ministre wesleyen se mettait à leur poursuite, peu flatté, je pense, de se voir devancé si inopinément par des prêtres catholiques.

Resté seul à Saint-Albert avec le P. Bourgine, je chargeai ce cher Père des catéchismes et, en grande partie, de l'exercice du saint ministère à Saint-Albert. Je me réservai de soigner plus particulièrement nos catholiques du fort Edmonton ; je me chargeai aussi de l'administration temporelle de la Mission, tout en aidant le P. Bourgine dans l'administration spirituelle. Au mois de novembre, je prêchai la retraite annuelle de nos bons Frères convers. Cette retraite fut suivie de celle que je donnai aux Sœurs de cette Mission ; enfin je prêchai encore quelques jours de retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception aux *filles données* des Sœurs.

Il y a quelques jours, nous avons célébré, aussi solennellement que possible, la toujours si touchante fête de Noël. Tous nos chers chrétiens de Saint-Albert se sont préparés en masse à recevoir l'enfant Jésus dans leur cœur à la messe de minuit. J'avais invité nommément les officiers de la Compagnie ; j'avais également invité

d'une manière générale tous les Anglais ou protestants qui voudraient venir. La cathédrale était pleine. Les Anglais ne firent pas défaut; j'avais annoncé un sermon en leur langue et je dus tenir parole. C'était la première fois que je prêchais en anglais, mais je n'avais en vue que la gloire du bon Dieu. Il m'a assisté, je n'ai pas bronché. J'ai parlé de la très-sainte Vierge en rappelant le mystère de l'Annonciation ; j'ai dit quelques mots de la vraie religion que Jésus-Christ est venu nous enseigner et de la nécessité de l'observer ; j'ai démontré que la foi en la révélation ne suffit pas, mais qu'il faut y ajouter les œuvres ; enfin j'ai appuyé sur la présence réelle. Evidemment, je n'espérais pas de conversion subite de la part de mes auditeurs protestants ; mais c'est beaucoup qu'ils apprennent à connaître notre foi et qu'ils rejettent quelques-uns de leurs préjugés. Je dois dire que tous se sont parfaitement tenus, suivant scrupuleusement les cérémonies du chœur pour s'agenouiller, se tenir debout ou s'asseoir.

Au lac Sainte-Anne. le bon P. Fourmond s'est dévoué tout l'hiver, comme de coutume, à l'instruction de ses paroissiens, multipliant les œuvres de zèle pour unir de plus en plus intimement ses chrétiens à Jésus-Christ. Il a consacré aussi une partie de son hiver à l'instruction théologique du cher P. Scollen. L'école du lac Sainte-Anne, dirigée par Mlle Lacombe, sœur de notre cher P. Lacombe, va passablement bien. L'institutrice fait son œuvre avec zèle et dévouement. Le bon P. Fourmond a soigné aussi, autant qu'il a pu, les sauvages assiniboines qui viennent de temps en temps visiter le lac Sainte-Anne. Cet été, il a dû s'occuper activement des travaux des champs, travaillant lui-même avec une ardeur infatigable. Si le bon Dieu l'a doué d'une forte constitution, il sait s'en servir pour sa plus grande gloire. Outre les travaux

des champs auxquels il se livre, il a entrepris de construire un moulin à farine sur des bases plus larges et plus solides que l'essai qu'il avait fait l'année précédente. Il a travaillé comme un nègre et a parfaitement réussi.

Le P. Dupin est depuis la Toussaint au lac Sainte-Anne, où il continue, pour l'hiver, l'œuvre du P. Fourmond, parti, comme je le disais tout à l'heure, pour la rivière des Arcs. Je reçois à l'instant même des nouvelles de cette Mission de la rivière des Arcs. Le ministre vient d'arriver ici. Il n'apporte pas de lettres, mais il me dit que tout le monde de notre Mission est en bonne santé. Il est parti à l'improviste, dit-il; il n'a pu voir les Pères en partant, et ils n'ont pu lui envoyer leurs lettres à temps. Les buffles sont proches de la Mission, en sorte que nos Pères n'ont point à craindre le jeûne cet hiver.

La Mission de Saint-Paul des Cris s'est trouvée complétement abandonnée cette année. Je n'ai pas eu un Père disponible à y envoyer. Heureusement que le P. Scollen a vu ces pauvres Cris cet été à la Prairie.

Le P. André continue son œuvre à la Mission Saint-Laurent du fort Carlton. Il a pour compagnon le P. Moulin, venu cet été du lac Caribou. La population du P. André est toujours considérable. Elle formerait une belle et prospère Mission, si elle promettait de se fixer irrévocablement dans une localité. Malheureusement la plupart de ces métis n'ont quitté la rivière Rouge que pour courir plus aisément après les buffles de la Prairie. Il est bien à craindre qu'ils ne laissent la Mission du P. André pour s'avancer davantage encore dans les prairies, où les buffles s'éloignent de plus en plus, et finiront par disparaître tout à fait, dans un avenir qui paraît prochain. Le P. André, par un excès de zèle sans doute, voudrait immédiatement bâtir maison et église convenables. Je pense toujours qu'il vaut mieux attendre, afin de

s'assurer si véritablement la population se fixera là, oui ou non.

Le cher P. MOULIN est passablement occupé à la Mission de Saint-André, à environ 80 milles de Saint-Laurent. C'est un détachement de la population du P. ANDRÉ qui s'est porté à cette dernière place. Je ne vous parlerai point, mon révérendissime et bien-aimé Père, des Missions de la rivière aux Anglais ; je laisse aux Pères de l'île à la Crosse, qui en sont spécialement chargés, de vous donner sur leurs travaux tous les détails possibles. Je veux vous parler maintenant de nos orphelins et de nos écoles.

Notre orphelinat de Saint-Albert va toujours en augmentant. Nous avons maintenant ici vingt-deux orphelines et cinq orphelins. C'est à nous de fournir à leur entretien et à leur nourriture, mais c'est aux Sœurs qu'il incombe de loger, de surveiller et d'instruire ces enfants. Elles le font avec zèle et dévouement. Les dépenses augmentent nécessairement pour nous en raison du nombre des enfants que nous adoptons ; mais je dis hautement aussi que la Providence se montre d'autant plus visiblement propice que nous montrons plus de confiance en elle. Les protestants admirent notre œuvre de charité et concourent à la subventionner. J'ai reçu cette année, des officiers de la Compagnie, environ 700 francs pour l'orphelinat ; un seul de ces messieurs est catholique, il m'a donné 125 francs. Pour vous faire juger mieux des sentiments de ces messieurs à l'égard de nos orphelins, je vous traduis ici une lettre que l'un d'eux me remettait hier pour nos enfants, et renfermant un billet de 75 francs :

« Mes chers enfants,

« C'est avec les sentiments du plus grand plaisir que j'accuse réception de votre bonne lettre et de vos bons

souhaits au commencement de la nouvelle année. Que Dieu, dont les voies sont impénétrables et qui ne fait rien que pour notre bien, vous bénisse, vous garde et vous fasse la grâce d'être studieux, obéissants et doux, et d'être en même temps remplis de reconnaissance pour les excellents protecteurs sous la tutelle desquels vous êtes placés et auxquels j'envoie ci-inclus un billet en votre faveur, comme présent de bonne année, et dont vos bons bienfaiteurs disposeront pour le mieux.

« Je suis, chers enfants, avec les meilleurs souhaits,

« Votre tout dévoué.

« C. ADAMS. »

J'espère que nous pourrons chaque année soutenir et augmenter cette œuvre éminemment chrétienne et civilisatrice. L'orphelinat nous attire la sympathie de tout le monde, le bon Dieu vient à notre aide d'une manière sensible. Je voudrais, quant à moi, voir dans notre orphelinat cent orphelins ou orphelines. C'est ainsi que nous parviendrons peu à peu à former de solides chrétiens, qui feront plus tard de bons citoyens, d'excellents chefs de famille. C'est long et dispendieux, mais c'est un moyen sûr et une œuvre selon le cœur de Dieu.

Pour nos écoles, grâce au zèle de la Sœur qui en est maintenant chargée, grâce au zèle d'une bonne orpheline élevée par Mgr TACHÉ et actuellement notre professeur d'anglais, elles ont considérablement progressé depuis dix-huit mois. Un certain nombre de nos enfants ont appris à parler français, à lire assez correctement en français et en anglais. Ils ont aussi fait beaucoup de progrès en arithmétique et commencé à écrire sous la dictée. J'ai invité, l'été dernier, les officiers de la Compagnie à assister à la distribution des prix, distribution précédée d'un examen en règle ; ils ont été enchantés. Malheureusement notre maîtresse d'anglais va nous

quitter dans quelques jours. Elle épouse un des meilleurs jeunes gens du pays. Ce sera, il est vrai, une excellente famille de plus dans cette Mission, mais la classe d'anglais va en souffrir. Heureusement, une Sœur doit nous venir de Montréal pour remplacer l'institutrice que nous allons perdre.

Je ne veux point terminer cette longue lettre, révérendissime et bien-aimé Père, sans vous dire encore un mot de la propagande protestante dans ce diocèse. Le protestantisme redouble d'efforts pour se poser en maître. Les ministres voudraient voir crouler notre influence dans le pays. Ils ne négligent rien pour se rendre influents et cherchent à attirer de toutes leurs forces l'immigration protestante dans la Siskatchewan. Un évêque anglais va nous arriver cet été ; de nouveaux ministres vont venir et vont aller établir des Missions là où se portera la population. Il faut à tout prix que nous leur tenions tête. Il nous faut nécessairement un renfort de bons Missionnaires. Je me réjouis en pensant que Mgr GRANDIN va bientôt quitter la France pour revenir au milieu de nous. Il reviendra, j'espère, avec une nombreuse caravane et le noviciat de Saint-Albert va se repeupler. Je me figure bien la pénurie de sujets où se trouve notre chère famille ; comment fournir à tant d'œuvres, à tant de besoins ? Néanmoins j'espère fermement que Monseigneur aura dans sa caravane quelques bons Pères Oblats dévoués et zélés, qui viendront, par leur exemple, ranimer notre zèle à nous.

Enfin, bien-aimé Père, au commencement de cette nouvelle année, laissez-moi vous offrir du fond du cœur mes meilleurs souhaits de bonne année. Que le bon Dieu vous conserve longtemps encore à l'affection de vos enfants pour le bien de la Congrégation. Que tous les membres de la famille aient toujours envers votre personne la soumission et l'affection qu'ils doivent avoir, et l'œuvre de

Dieu se fera, et la gloire du bon Dieu sera amplement procurée. Je suis toujours content, heureux d'appartenir à la famille de Marie immaculée. J'espère vivre et mourir dans la Congrégation qui m'a adopté dans son sein ; j'espère vivre et mourir dans ces lointaines Missions de la Siskatchewan. Voilà la dixième année depuis que j'ai quitté la France ; je reverrais avec le plus grand plaisir mes frères d'outre-mer ; mais, depuis que je suis Oblat, je n'ai pas encore eu un moment de regret. Ici nous avons des peines, des tribulations ; mais où n'en trouve-t-on pas ? Et puis le bon Dieu ne nous refuse pas non plus les consolations.

Plusieurs de nos chers Frères convers ont été éprouvés cette année par la maladie. Les FF. Perreard et Leriche ont été assez sérieusement malades ; notre F. Alexandre Lambert a failli se faire sauter le pouce d'un coup de hache ; le F. Gérante n'a pas toujours non plus joui d'une parfaite santé. En somme, néanmoins, tout le monde est actuellement bien portant. Je suis content de nos chers Frères convers sous tous les rapports. Leur zèle, leur bonne volonté ont été pour moi un sujet de grande consolation dans l'acquittement de la charge qui m'est actuellement confiée. Tous les Pères de cette partie de la Mission m'ont franchement consolé et édifié. Ils ont fermé les yeux sur mes misères, mes imperfections et mes défauts; ils se sont montrés parfaitement bons religieux.

Je me jette à vos pieds, bien-aimé Père, pour vous prier de me bénir, ainsi que tous les Pères et Frères du vicariat.

Je suis pour la vie, en J., M., J., votre tout dévoué et très-respectueusement affectionné fils

H. Leduc, o. m. i.